

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II) Collège Joliette, Vendredi 15 Février 1878. (No. 11

### HISTOIRE DU CANADA

#### DISCOURS SUR LA CONQUÊTE<sup>(1)</sup>

Monsieur le Président, Messieurs,

Je lisais, il y a quelques jours, le récit des exploits que nos pères ont écrits avec leur sang sur les feuillets de l'histoire. Je sentais en parcourant ces pages glorieuses mon sang s'agiter dans mes veines et mon cœur frémir d'enthousiasme. Saisissant ma plume, j'abandonnai le frein à ma pensée qui s'élança sur les lignes en versant à pleins bords les sentiments qui m'animaient. Ah ! n'est-il pas vrai que le Canadien aime à nourrir son esprit et son cœur des grands souvenirs, des traits sublimes qui émaillent les annales de sa chère patrie ? Avec quel légitime orgueil le Canadien ne pénètre-t-il pas dans le panthéon des gloires de son pays pour y contempler, dans une admiration recueillie, tous ces héros qui siègent sur des trônes immortels ! Quelle ardeur l'anime, lorsqu'il élève son regard respectueux vers leur front auguste ! Eh bien, Messieurs, c'est cet amour filial, c'est ce culte pieux de notre passé qui m'a inspiré la pensée de venir vous parler, ce soir, de l'héroïsme de nos pères. Ma voix est bien faible, mes accents sont bien languissants sans doute, pour chanter ce dithyrambe national, mais votre bienveillante indulgence me rassure et mes vœux les plus ardents seraient accomplis, si je réussissais à activer dans vos cœurs le feu du patriotisme canadien-français.

Plusieurs fois déjà, Messieurs, depuis 1629, l'Angleterre avait inutilement tenté la conquête du Canada.

Profondément humiliée de ses échecs successifs, la fière Albion se décida à tenter un effort suprême. C'était peu pour cette nation orgueilleuse d'avoir enlevé à la France l'empire des mers, elle rêvait une suprématie coloniale universelle. Le Canada, poste important pour le commerce britannique, excitait au plus haut point les convoitises de l'Angleterre. Avec quels sombres transports de rage elle lançait son œil jaloux sur ce coin de l'Amérique où dominait la France ! Dût-elle sacrifier ses plus belles flottes et le plus pur sang de ses enfants, elle écrasera sa rivale abhorrée. Seule elle prétend posséder ce continent nouveau dont les richesses fantastiques allument son insatiable cupidité.

C'est en 1755 que, lancés des bords de la Tamise, des bataillons innombrables vinrent s'abattre sur notre Canada comme une nuée de corbeaux affamés. Mais que faisait pendant ce temps la France pour sa fille d'Amérique ? La France, ah ! elle n'était plus la France du passé. Un roi fainéant occupait le trône antique de Clovis et de Charlemagne : Louis XV, au milieu d'un troupeau de vils courtisans, d'adulatrices hypocrites, ne savait que rechercher les plaisirs, abandonnant les intérêts de son royaume et laissant le trône inondé d'un philosophisme sceptique qui, d'abord mince filet d'eau, devait avant cinquante ans, devenu torrent impétueux, emporter dans sa vague immonde et le sceptre et l'autel.

Les supplications d'hommes encore puissants, vrais amis de la gloire de la monarchie, parvinrent enfin à toucher Louis XV. Les regards du voluptueux monarque se tournèrent un instant vers la Nouvelle-France d'où plus de 75,000 Français tendaient vers lui une main suppliante. Des secours furent promis au Canada et c'est dans l'été de 1755 que Montcalm, accompagné d'illustres officiers, tels que Lévis, Bougainville et Bourlamaque, débarquait à Québec avec deux bataillons. Au milieu du sombre avenir qui la menaçait, la Nouvelle-France vit briller un rayon d'espoir. Le se-

(1) Prononcé à l'Académie St-Etienne (séance publique du 2 janvier 1878).